



## Risque de gentillesse, par François Morinière

« *Le plus beau risque dans la vie est la gentillesse,  
qui te fait recevoir de grandes récompenses.  
J'assume ce risque.* »

Témoignage Risque de chance, le 10/07/2019 à Paris, de François Morinière, homme d'affaires. Président des Entretiens de Valpré, administrateur du Collège des Bernardins et du comité d'organisation des Jeux olympiques de Paris 2024. Il est président du Directoire du groupe Labruyère-Eberlé et a été dirigeant chez Oneo, Groupe Amaury, L'Equipe, CBS Outdoor, Scotts, Monsanto, Skis Rossignol, Giraudy. Il est le père de Sophie Morinière et l'auteur avec sa femme et trois de ses enfants du livre *Et le ciel devient familier*<sup>116</sup>, qui relate le décès accidentel de Sophie à l'âge de 21 ans, en Guyane, lors des JMJ de Rio en juillet 2013.

*Cher François, dans ton parcours d'homme, de père et d'entrepreneur peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?*

Le plus beau risque dans la vie ? Ce n'est pas forcément le même selon que j'envisage l'homme, le père ou l'entrepreneur. La première réponse qui me vient à l'esprit est celle de l'entrepreneur. Son plus beau risque est la délégation. Quand tu prends de plus en plus de responsabilités, tu acquiers des compétences, au départ universitaires, théoriques, et ensuite pratiques,

116. MORINIÈRE, Béatrice, MORINIÈRE, François, *Et le ciel devient familier*, Le Passeur éditeur, 2019.

parce que la direction des hommes te fait emmagasiner de l'expérience. Tu prends des risques dans des affaires, des risques d'investissements importants. Mais le plus grand risque que tu prends, c'est celui de la délégation. C'est aussi le plus beau. Tu acceptes de donner les commandes à l'Autre. Bien sûr, selon des règles ; mais tu confies à l'Autre des parts importantes de tes responsabilités, parce que tu penses que les choses vont être mieux faites ainsi, parce que tu penses que tu n'es pas un surhomme et que c'est la force des autres qui te fera progresser. Un patron m'avait dit : « On est fort avec des gens forts ». Mais pour que les gens déploient leur force, il faut accepter de leur donner les clés. Je pense que c'est le plus grand risque que peut courir un chef d'entreprise.

Ensuite, le plus grand risque de l'homme, c'est probablement la question de ce qui se passera à la fin de la vie. Est-ce qu'on prend le pari, le risque de dire qu'il n'y a rien ? Est-ce qu'on prend le pari et le risque de penser qu'il y a quelque chose après ? Cela ne signifie pas que, selon la réponse, les comportements vont être totalement différents. Il y a des gens exceptionnels qui sont incroyants et des gens exécrables qui sont croyants. Mais cette prise de risque par rapport à la fin ultime, aux fins dernières est la seule grande question pour laquelle l'être humain doit se déterminer. Enfin, le risque de père, c'est celui d'avoir des enfants. C'est-à-dire que je ne maîtrise rien, je ne sais pas ce qui va se passer, mais je sais que donner la vie, c'est le plus beau cadeau que l'on m'a fait, j'ai donc envie de le transmettre à quelqu'un d'autre. Il est vrai que si l'on refait le film *a posteriori*, ou si l'on imaginait, au moment où l'on pense à devenir père, tous les risques inhérents à la vie, on ne ferait jamais rien. Donc il y a en même temps une sorte d'aveuglement, probablement, ou au moins d'inconscience. C'est justement là que le risque est beau. On ne sait rien de l'avenir. Mais on y va quand même. On fait confiance à la nature humaine, on fait confiance à son conjoint ou à sa conjointe pour construire à deux. Et puis, l'on fait confiance à la Providence, parce que moi je suis croyant. C'est une des vocations de l'homme sur Terre que de donner la vie, même si certains font le choix de ne pas la donner pour différentes raisons. Mais pour la majorité d'entre nous, c'est quand même notre vocation. Voilà la façon dont je perçois ces trois grands risques en fonction de la personne à qui tu parles en moi.

*Dans les risques de délégation, de passage à un autre monde et de paternité, qu'est-ce qui est vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi ?*

Si on ordonne les choses, la dimension spirituelle l'emporte sur le reste, évidemment. C'est la clé de voûte, *in fine*, de tout ce que tu vas faire. C'est ce qui donne du sens à ta vie professionnelle, c'est ce qui donne du sens à ta vie de famille. Donc, c'est bien le fait d'ordonner ta vie par rapport à une notion transcendante qui te dépasse, qui te fait comprendre que ce que tu mets en œuvre est ordonné à cela : la construction d'un monde meilleur, l'Amour du prochain, la création d'une économie plus juste. Tout cela découle du principe fondateur, qui est en toi ou pas, en fonction du fait que tu aies reçu la foi ou pas – que tu l'aies eue, que tu l'aies cherchée, que tu l'aies acquise ou qu'on te l'ait transmise. C'est bien cela, au bout du compte, qui ordonne les actions que tu mènes. Même si, évidemment, toute la difficulté consiste à créer de la cohérence.

Cela aussi, c'est le grand risque. Le grand risque de proclamer ta foi. Le grand risque de décider qu'il y a un Dieu, qui t'est supérieur et qui ordonne en dernier ressort le bien du monde. Du coup, tu peux te trouver en porte à faux par rapport à cette grandeur qui te dépasse, cette transcendance, parce que, bien sûr, tu n'es qu'un homme et donc tu avances avec toutes tes faiblesses. Voilà, le sujet, c'est le risque de la cohérence. Ce n'est pas un risque d'ailleurs, c'est une réalité. Ovide écrivait dans *Les Métamorphoses* : « *Video meliora proboque deteriora sequor* », « Je vois le bien, je l'aime et je fais le mal ». C'est une vision très pessimiste. N'empêche que, si l'on est honnête avec soi-même – sauf si l'on marche sur l'eau ou que l'on est un saint, évidemment –, il y a des tensions constantes entre nos principes et la réalité de que nous sommes. C'est cette tension-là qui est parfois dure à vivre et qui fait que l'on nous critique. C'est le risque de croire et d'être pris à revers par les autres qui vont dire : « Finalement, ils sont comme les autres. » Bien sûr. Comme si la croyance pouvait modifier intrinsèquement la nature humaine ! Évidemment que non. On est exactement le même. Simplement, on a cette lumière en soi comme un phare qui vous aide à vous diriger.

*Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?*

Grande question qui me dépasse et à laquelle ma réponse ne peut être que modeste. (Rire) On en revient au sujet de la réalité *versus* la

théorie. Je pense, en tout cas, que ma mission, c'est de servir. Si je reviens à mes fonctions de dirigeant d'entreprise, je pense que, plus que d'autres, le dirigeant qui est amené à prendre les commandes, à assumer des responsabilités, doit être habité par un très grand esprit de service. Manager, c'est servir. À de multiples égards. Servir ses collaborateurs pour qu'ils soient épanouis, qu'ils grandissent, qu'ils contribuent positivement à l'objectif commun de l'entreprise. Servir ceux pour qui nous fabriquons, produisons, vendons, pour leur apporter du plaisir, une amélioration dans leur vie, une réponse à une difficulté, une solution à des problèmes. Servir l'environnement dans lequel on exécute ses missions. Est-ce qu'on le fait en abîmant l'environnement au sens propre du terme, c'est-à-dire tout ce qui est autour de nous? Est-ce qu'on laisse une trace neutre ou une trace positive? Est-ce qu'on fait du mal aux autres? Est-ce qu'on fait du mal à la nature? Est-ce qu'on fait du mal à tout l'écosystème? Ou est-ce qu'on agit en préservant les autres et la nature autour de nous? C'est un sujet très délicat. On en revient au vieux principe : « Ne fais pas aux autres ce que tu n'aimerais pas que l'on te fasse. » C'est une exigence intrinsèque à la mission du manager. Cette notion de service, je ne sais pas si j'y arrive, mais c'est mon but. C'est cela qui m'aide. J'essaie de le mettre en pratique dans ma vie. Il s'agit de servir l'entreprise qui m'emploie, mais aussi de servir des sujets de société civile, des engagements parallèles. De manière peut-être plus gratuite, dans la vie de tous les jours, on rend service, on aide, on contribue. Heureusement, parfois l'expérience est valorisée et les gens sont heureux d'avoir des conseils, une contribution, une action. C'est aussi ce que j'essaie de faire.

*Veux-tu citer un exemple?*

Oui, bien sûr. Par exemple, je suis administrateur depuis cinq ans au Collège des Bernardins à Paris, un très, très bel endroit dans le 5<sup>e</sup> arrondissement. C'était un collège monastique au XII<sup>e</sup> siècle, qui a été abandonné après la Révolution et qui a servi de caserne de pompiers jusqu'à il y a vingt ans. Le cardinal Lustiger l'a complètement transformé pour en faire un lieu de rencontre entre l'Église et le monde. C'est un lieu de partage, d'échanges, d'ouverture, où l'Église se donne les moyens de dialoguer avec le monde. Sur de nombreux sujets, la science, la bioéthique, l'économie, les médias, le numérique, les autres religions, l'art. C'est un très beau carrefour de convergence. Je suis donc administrateur, et nous nous réunissons tous les deux mois pour essayer d'aider le collège en apportant, dans mon cas, un

regard d'entrepreneur. Un regard de chef d'entreprise, donc pas forcément de théologien, ou de chercheur ou d'universitaire. Un regard peut-être plus matériel. Par exemple, pour s'assurer que les moyens humains sont en adéquation avec les objectifs fixés. Dans ces belles maisons, il y a beaucoup de bénévoles, qui donnent beaucoup, si bien qu'à un moment une certaine surchauffe est possible. J'apporte donc la vision d'un manager. Voilà un engagement que j'ai depuis cinq ans en parallèle de mon travail et qui m'apporte beaucoup.

*Et les Entretiens de Valpré ?*

C'est une autre activité que j'exerce en parallèle de mon travail. Depuis trois ans, je m'occupe de cet événement qui a lieu à Lyon tous les ans. Il réunit pendant un jour et demi cinq cents chefs d'entreprises, dirigeants, cadres, etc. À travers des colloques, des conférences, des échanges, on essaie de traiter un sujet qui croise l'économie, l'entreprise et la personne humaine. Par exemple, il y a deux ans, on a traité le problème du temps. L'année dernière, le problème de la confiance. Cette année, on parle du thème de la responsabilité. Nous choisissons des thèmes assez larges, afin de pouvoir les aborder sous de nombreux angles. Ce que l'on cherche à apporter aux chefs d'entreprise et aux personnes qui assistent aux échanges, c'est une richesse d'éclairages, afin que dans leur vie quotidienne, leurs responsabilités, leurs engagements, ils trouvent des solutions, des idées, etc. Tout cela s'éclaire à la lumière de la pensée sociale chrétienne.

S'il y a bien un sujet où l'Église est légitime, c'est celui de l'économie au sens large. Ce n'est pas nouveau, puisque dès la fin du II<sup>e</sup> siècle l'Église a beaucoup contribué à apporter sa vision de l'organisation du monde économique. Ce sont des sujets qui sont repris aujourd'hui par beaucoup de gens partout sur la Terre. À travers des événements comme nos Entretiens, l'Église a des choses à dire. Elle a aussi besoin de s'enrichir par le dialogue. C'est un moment qui n'est pas réservé aux chrétiens, bien sûr. C'est un moment très ouvert et très tolérant, mais on ne se cache pas non plus qu'il y a, par exemple, des théologiens qui interviennent pour apporter un éclairage philosophique sur tel ou tel point de l'économie. Quand on parle de la notion de responsabilité, on pense tout de suite à la notion de subsidiarité, qui est l'autre mot pour désigner la délégation dont nous parlions tout à l'heure. C'est un sujet que l'Église a abordé dans ses grands textes sociaux, dès 1890. Comment confier des tâches à ceux qui sont au plus près des

choses, pour les faire exécuter de la meilleure façon possible? À l'époque, c'était impensable. Aujourd'hui, cela va de soi. En tout cas, ce sont des thèmes qui sont communément admis. Voilà par exemple un sujet sur lequel nous réfléchissons de façon approfondie. Les Entretiens de Valpré, c'est cela. Ce sont de très beaux moments. Bien sûr, pour moi, c'est une source d'enrichissement, de rencontres avec des gens exceptionnels qui viennent prendre la parole, que je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer auparavant et qui viennent me nourrir. J'espère que cela nourrit aussi le public!

*En tant qu'ancien patron du journal L'Équipe - je vois que tu as de beaux skis derrière toi -, que fais-tu au comité d'organisation des Jeux olympiques 2024 à Paris?*

J'y ai mis un doigt de pied, puisqu'on m'a demandé d'entrer au comité d'audit, c'est-à-dire la structure de surveillance de la bonne gestion : respect des normes comptables, des procédures d'appels d'offres, des règles d'équité. En bref, tout ce qui va faire que cet événement si important se déroule dans les conditions économiques et sociales les plus justes possible et dans le respect d'un budget. Je suis très heureux de faire partie de ce comité, car les JO 2024 vont constituer un magnifique événement pour la France. C'est dans cinq ans, on n'y pense donc pas encore beaucoup, si l'on excepte les travaux et les inconvénients dans Paris en ce moment, mais ce sera un moment très fort de l'histoire du pays. Comme effectivement j'ai été à *L'Équipe*, on m'a sollicité et je suis très content de participer. C'est une petite activité qui va aller grandissant, et si je peux aider modestement, je le ferai très volontiers. J'ajoute, car c'est un sujet qui me touche personnellement, que malheureusement la France n'est pas un pays sportif. Certains vont rétorquer : « Mais si, ça commence à venir. » En tout cas, dans les grands pays de l'Europe du Nord et les pays anglo-saxons, Angleterre, États-Unis, Allemagne, le sport est partie intrinsèque du développement de la personne dans l'éducation. La construction de la personne passe autant par le sport que par la pédagogie et le savoir académique. Ce qui n'est pas le cas de la France, puisque le sport à l'école représente une ou deux heures par semaine maximum.

Les Jeux olympiques sont probablement la dernière occasion de transformer en profondeur la pratique du sport en France et de faire passer ce message : un monde équilibré gagne à s'appuyer sur la construction par le sport. Malheureusement, nous souffrons un peu de notre insuffisance

actuelle. J'espère que ces Jeux olympiques seront un catalyseur, un accélérateur de la pratique du sport pour les jeunes, mais pas seulement pour eux. Beaucoup de sports se développent aujourd'hui, avec un gros travail d'éducation : le vélo, la marche à pied, etc. Mais ce travail n'est accompli qu'une fois que l'on a été élevé, que l'on a grandi et que l'on commence à avoir des activités professionnelles. On se dit alors : « Il faut que je fasse du sport ! » Dans ma génération, on ne nous a pas mis le sport dans la peau. Je ne me souviens pas qu'à l'entrée à HEC ou ailleurs la note de sport ait beaucoup compté. Alors que pour entrer dans une université américaine, si. Si vous êtes bien classé en tennis ou bon basketteur, vous entrez dans de très bonnes universités. J'espère que cette olympiade nous donnera aussi cette chance-là.

*Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?*

Essentiellement le rapport aux autres. Le besoin de vivre avec l'Autre. D'échanger, de se nourrir. De recevoir de l'Autre. C'est mon moteur numéro un. Mon deuxième moteur est la curiosité. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui étaient curieux de tout, notamment mon père. C'était une espèce de pic de la Mirandole, à son niveau ; il s'intéressait à énormément de choses. Il m'a donné ce goût de l'éclectisme et la curiosité qui me nourrit. J'adore découvrir. Cela me fascine. Mes deux points d'équilibre sont l'envie de vivre avec l'Autre et la curiosité intellectuelle.

*Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?*

Ce n'est pas toujours un réflexe naturel. L'ouverture aux autres est plus facile et naturelle quand tout va bien. On est moins défensif, on est d'une humeur plus agréable, on se sent en confiance et la confiance en l'Autre dépend d'abord de la confiance en soi. J'évoquais précédemment le thème de la confiance, abordé à Valpré. S'il n'y pas de confiance en soi, impossible de donner de la confiance aux autres. Donc, dans un cycle positif de réussites, l'ouverture à l'Autre, le besoin de l'Autre, le conseil de l'Autre sont faciles. Dans une situation compliquée, ou en cas d'échec, ce n'est pas un réflexe naturel. Or c'est là, en vérité, que le déclic se fait. C'est vrai sur le plan professionnel, mais cela a été encore plus vrai sur le plan personnel.

J'ai vécu le malheur de la mort de ma fille aînée. Elle est décédée il y a six ans en se rendant aux Journées mondiales de la jeunesse à Rio pour voir le pape. Elle a eu un accident de car sur la route en Guyane. Je peux témoigner que sans l'Autre, je ne serais pas là aujourd'hui. Je ne sais pas où je serais, certainement pas devant toi pour parler. C'est évidemment le rapport à l'Autre qui m'a sauvé. Pas seulement cela, car ma foi aussi m'a sauvé, bien sûr, mais ma foi vécue à travers les autres. Ma foi dans le fait d'accepter l'abandon dans les mains de Dieu, mais aussi la foi incarnée par des hommes croyants ou des femmes croyantes autour de moi, qui m'ont apporté beaucoup de soutien et beaucoup d'humanité. Je ne voudrais surtout pas que mes propos soient vus comme une méthode ou un *vademecum* de ce qu'il faut faire face au deuil. Malheureusement, quelquefois, ce qui s'est passé pour moi n'est pas possible. L'échec, la mort, l'absence de l'Autre créent assez naturellement un réflexe de repli sur soi. Il faut arriver à combattre cela. Se laisser fissurer face à cette douleur par le regard de l'Autre, pour se faire réalimenter. Je peux témoigner que dans mon cas c'était vital. Sans cela, je ne sais pas où je serais, en tout cas ni dans la situation, ni dans la forme où je suis aujourd'hui.

*Puisque tu as la confiance, la gentillesse, la bonté, je ne sais quel mot employer, de nous parler du départ de ta fille Sophie, qui a un rayonnement encore énorme pour ceux qui la connaissent ou qui l'on connu à cette occasion, puis-je te demander si c'est un risque de chance d'avoir des enfants engagés jusqu'au bout ?*

Je ne veux pas apparaître comme un vieux *has been*, mais la génération de nos enfants – les 15-30 ans aujourd'hui – a une générosité et une capacité d'engagement bien supérieures à celles de ma génération. Je suis émerveillé par ce que font mes enfants et les enfants de mes amis. À notre époque, nous étions moins comme cela. Mon propos n'est pas scientifique et peut-être ne suis-je pas objectif, mais je vois une énergie se dégager de cette jeunesse. Son envie de rendre service au monde, son désir de rendre service aux autres, son besoin de trouver un équilibre dans le don sont plus forts qu'avant. Ce risque qu'ils prennent, eux, est une grande chance pour nous. C'est la chance d'être édifié par ses enfants. Il n'y a pas de plus beau sentiment pour un parent que d'être édifié par ses enfants. Être surpris. Parfois dérangé, car ce n'est pas forcément de tout repos d'avoir des enfants qui s'engagent et reviennent vers vous avec des questions parfois dérangeantes. Il faut l'accepter. C'est une



chance incroyable. C'est le paradoxe pour des parents. Arrive un moment où nous nous faisons élever par nos enfants. Élever au sens de grandir. Il faut l'accepter, car ce n'est pas toujours facile. Je ne dis pas qu'il ou elle vous fait la leçon, mais que par son exemple, son engagement, ses actions, vous vous posez vous-même des questions.

C'est quelque chose que j'ai vécu avec ma fille Sophie, puisque tu en parles. Il s'est produit un renversement intérieur qui fait qu'aujourd'hui, par exemple dans le domaine de la foi, Sophie m'élève. Elle rend ma foi plus intelligible, plus profonde. Du Ciel, elle joue un rôle bien évidemment différent du rôle qu'elle jouait sur Terre. Au début, c'est un peu surprenant. Tu me connais, je suis un gars qui a les pieds sur terre, je ne suis pas un mystique, je n'ai ni hallucinations ni illuminations. Je suis un type simple et pragmatique, mais c'est ce que je ressens et c'est également une réalité pour d'autres autour de moi. Bien sûr, il s'agit ici d'un cas très particulier, mais de façon générale, cette jeunesse s'engage aujourd'hui. Il est évident que quand Sophie est partie pour les JMJ, elle ne pensait pas mourir. La jeunesse, c'est aussi l'insouciance. Il y a des jeunes aujourd'hui qui prennent des risques importants dans une forme d'insouciance, mais l'énergie est là et ils avancent. Parfois, il y a des sacrifices importants, mais sans aller jusque-là, cet engagement des jeunes est une grande chance pour nous.

*Est-ce un risque de chance de donner la parole au sport ?*

Le sport, c'est un combat maîtrisé. Un combat pour repousser ou hausser les limites de soi-même. C'est le cas des sports dits individuels, dans lesquels on se mesure à soi-même, dans une forme d'expansion des capacités du corps. C'est donc une quête pour grandir. Étendre sa capacité à courir dans le temps, à courir plus vite, à nager, etc. Utiliser son corps pour faire plus. C'est un combat contre nos limites, pour les repousser. Dans le sport dit de rapports, il s'agit de maîtriser la violence ou l'envie de domination de l'Autre. La juguler, l'organiser dans un rapport de forces, ou autres, défini par des règles à respecter pour décider qui sera le meilleur. Donc, c'est un outil de socialisation très important. L'esprit des premiers Jeux olympiques, en 700 et quelques avant Jésus-Christ, c'était cela. Permettre à des pays ou des cités, à l'époque, de se mesurer à la loyale, en respectant les règles. Canaliser cette violence. C'est donc un sujet très important.

Donner la parole au sport, pour répondre à ta question, c'est accepter le rôle du sport comme élément de socialisation et de rapport à l'Autre. C'est pour cela que la tension autour du sport est si forte. Il reste au fond de l'être humain une envie de dominer l'Autre, de s'imposer. D'imposer un rapport de force qui fait qu'on le domine et que l'on devient le meilleur. La nature humaine étant ce qu'elle est, on essaie de tricher, on se dope. Il y a cette envie irrépressible d'être le meilleur. Mais le sport a aussi un rôle de pacification important à jouer. Il ne faut pas le voir comme un abrutissement, mais dans la possibilité d'éducation qu'il représente, même si les rapports de force restent toujours là, car le sport s'adresse à des masses très importantes. S'il y a tant de dérives, ce n'est pas parce que le sport serait mauvais intrinsèquement, mais parce qu'il est un exutoire, un mode d'expression de la domination de l'homme. Des supporters vont se battre, s'insulter, car la violence est inhérente à l'homme. Pourtant, comme d'autres choses, le sport essaie de rendre l'homme meilleur. Il faut que cela soit exprimé. Ce n'est pas pour rien si depuis trente ans un pape comme Jean-Paul II ou un pape comme François parlent beaucoup du sport. Eux-mêmes l'ont pratiqué et ont compris sa valeur pédagogique. C'est l'expression d'un rapport de fraternité à l'Autre. C'est un rapport que Dieu nous demande. Cette théologie du sport n'existait pas naguère ; je trouve très beau qu'aujourd'hui le pape François parle de football, reçoive des équipes et leur explique la gratuité de l'affrontement, leur dise qu'il faut savoir respecter l'amateurisme, etc. C'est ma conviction personnelle, et même si l'on regarde cela sans dimension surnaturelle ou théologique, le sport reste très important. En donnant la parole au sport, on le rend très visible, et donc, par la force des médias, on met une loupe grossissante sur ces rapports humains, avec tous les excès, les défauts qu'ils comportent. Il y a très peu d'événements où la nature humaine se montre en direct et sans filtre. Cela crée un éclairage très particulier.

*Qui es-tu comme magicien et que fais-tu en tant que magicien dans ce monde ?*

Je suis très mauvais magicien. Je n'ai jamais su faire de tour de magie. Tu ne tombes pas sur le bon talent qui dort en moi. Ma magie, c'est probablement d'essayer de voir en l'Autre un fils ou une fille de Dieu. Je m'intéresse à l'Autre comme quelqu'un qui a beaucoup de prix. Il n'a pas forcément beaucoup de prix pour moi, mais il a forcément beaucoup de

prix pour Celui qui est au-dessus. Le minimum qu'il me demande est donc d'essayer de faire un petit quelque chose pour le découvrir.

*Que voudrais-tu voir se réaliser dans le monde au travers de toi et au-delà de toi ?*

Tu sais, ma contribution est modeste. Toute petite. Je voudrais que les gens se sentent aimés. Que l'on ait cette quête, cette curiosité de trouver en l'Autre la pépite, la lumière, le trésor caché. Il y a toujours un trésor chez quelqu'un. Il est vrai qu'il peut être caché, que l'on se protège, que les gens ont mauvais caractère, etc. C'est difficile. Parfois, les gens ne se laissent pas découvrir, mais il y a toujours une pépite à trouver, quelque chose en l'Autre qui est incroyable. Comme un chercheur d'or, il faut creuser.

*Qu'est-ce que tu aimerais mettre à la place du difficile de notre monde ?*

Un peu de paix. On en a tant besoin. C'est ce qui nous manque.

*Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?*

J'ai parlé de pépite en chacun. Jean Vanier y met la dimension divine. Pourquoi « personne sacrée » ? Parce que faite à l'image de Dieu. Chaque personne a été voulue par Dieu. Si l'on croit que Dieu est le créateur du monde et le moteur qui fait qu'aujourd'hui nous sommes là tous les deux pour parler, il y a dans chacun la trace divine. Jean Vanier veut dire que toute personne porte cette trace-là. D'ailleurs, par la radicalité de son engagement, il a pris ce mot à la lettre. La dernière des personnes handicapées, des petits, des sans-abri, le clochard, l'abandonné est une personne sacrée, au moins autant que toi ou moi. Pourtant, personne ne le voit. Cette affirmation, ce coup de poing traduit dans sa vie personnelle, produit un effet incroyable. Ça chamboule tout ! Car ce n'est pas simplement un propos de charité. Beaucoup font énormément de choses pour l'Autre, l'accueillir, l'aider, le soigner, etc. Mais dans ce que dit Jean Vanier il y a autre chose. Il y a l'image de Dieu. Si, tout d'un coup, on réalise qu'il y a dans l'Autre l'image de Dieu, alors ça change tout.

*Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer?*

La fidélité de mes amis, tout simplement, et la découverte régulière de personnes que je ne connais pas qui sont exceptionnelles. Garder fidèlement ceux que j'aime et en trouver d'autres qui vont encore m'enrichir.

*As-tu un défaut dont tu souffres?*

Il paraît que je suis trop gentil; je veux bien l'admettre. Comme toujours, on a du mal à accepter ses défauts, donc on trouve une pirouette. La gentillesse n'est pas la naïveté. Le risque de la gentillesse te fait recevoir de grandes récompenses. Tu peux donner ta confiance, en accordant beaucoup à l'Autre, et tu peux être trompé. Il m'est arrivé de me faire abuser. Mais en face de cela, la confiance et la gentillesse donnée à d'autres qui vous la rendent au centuple font que le risque vaut d'être pris. J'assume ce risque. Plus je vieillis, plus je l'assume. Il faut semer pour récolter!

*Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ce défaut, à ton avis?*

Donner pour recevoir. L'autre a besoin de toi. Je n'ai pas un carnet dans lequel je noterais : « Lui, je lui ai donné rendez-vous, lui je l'ai invité à faire ça, etc. Il ne m'a pas renvoyé l'ascenseur, donc crois sur X. » Pas du tout. Je n'y pense jamais. La gratuité est une chance. C'est l'espoir de te dire : « À un moment, il va se passer quelque chose qui me rendra infiniment heureux, et que je n'avais pas imaginé. » D'autres fois, ça ne marche pas. C'est la vie. S'il fallait mesurer à chaque fois les risques que l'on prend avec l'Autre, ce serait trop compliqué.

*Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils?*

Oui, notamment mon ancien patron Cacouault, malheureusement décédé. Il me disait : « Aie confiance en toi. » Il me poussait à agir sans peur. Je suis quelqu'un d'assez émotif et parfois les émotions peuvent vous brider. Lui me disait : « Non, vas-y, fonce ! Ne t'arrête pas, n'aie pas peur. » Il m'a beaucoup apporté. Un vrai bon mentor. J'ai eu plusieurs patrons qui m'ont inspiré. Un autre patron me disait toujours : « Qu'est-ce qui est le plus important pour toi ? Réordonne tout ce que tu fais à l'aune de tes priorités. »

Car je peux avoir tendance à me disperser. Il m'aidait. L'homme dont je parle, c'est Jerry Knock, qui a créé une boîte de coaching, mais qui était mon patron chez Monsanto. Le coaching n'était pas du tout son métier, mais il avait ce don en lui qu'il a su révéler plus tard. Je le vois régulièrement tous les ans, comme un phare qui m'éclaire.

*Ta vie est-elle un stage d'Amour, comme la mienne ici-bas ?*

Un stage avant le job final ?

Open

C'est un apprentissage. C'est l'alternance avant le grand jour. Il faut se préparer. Je pense que nous aurons beaucoup de lumières dans les yeux et que nous serons totalement dépassés. Pour arriver là, il faut avoir un petit peu d'entraînement. Il faut s'échauffer, car je pense que ça va secouer, Là-haut.

*Faut-il tout oser demander dans la vie ?*

Il y a un côté tête brûlée dans cette formulation. Oser beaucoup, oui, c'est sûr. Faire ce pour quoi on a une inclination forte. Quand on dit « avoir envie », on a l'impression qu'on est simplement un je men foutiste ou qu'on papillonne. Mais il faut oser ce que l'on a vraiment, fondamentalement envie de faire. Il y a tellement de barrières, de freins sur tout. On est tellement bridé par les contraintes, peut-être par les autres, par des faiblesses physiques, par le manque de moyens, etc. Il y a tellement de choses qui peuvent nous freiner que si l'on n'a pas, dès le départ, cet engagement dans l'énergie, un engagement « définitif », on va vite s'épuiser. En ce sens, il faut oser. Mais comme dans le sport, il y faut de l'entraînement. Quand on s'entraîne à oser, à mobiliser son énergie, ça coûte moins. Tu oses plus souvent, parce que tu as moins peur et tu prends confiance en toi. Même si tu prends des gamelles, tu te relèves, car la petite mécanique en toi s'est dégrippée. Il faut aider l'Autre à le faire. Toute la question, c'est de tendre la main.

*Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?*

Pour toi. Parce que tu es mon ami. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Je te fais confiance.

*Donc, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot, s'il te plaît ?*

**De croire en Dieu.**

*Le mien aura été de partager ce moment avec toi aujourd'hui... Merci du fond du cœur.*

**Merci à toi.**